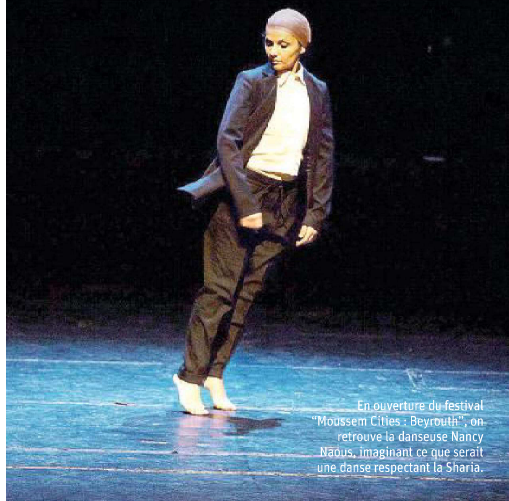


● Le festival "Moussem Cities: Beirut" se tiendra à Bozar et dans divers lieux de la capitale du 2 au 18 février.

● Moussem œuvre à faire entrer les cultures arabes dans nos institutions.

● Rencontre avec son fondateur et directeur Mohamed Ikoubaân.

Beyrouth en fête à Bruxelles



En ouverture du festival "Moussem Cities: Beirut", on retrouve la danseuse Nancy Naous, imaginant ce que serait une danse respectant la Sharia.

"Pour faire connaître la culture arabe, il faut la montrer"

Rencontre **Guy Duplat**

A l'heure où partout des barrières s'érigent à nouveau, des États-Unis de Donald Trump au Royaume-Uni du Brexit, il est important de montrer la richesse artistique possible d'une société mixée comme la nôtre. C'est l'objectif que poursuit l'organisation belge "Moussem" ("fête" en arabe) créée en 2001. Cette structure transdisciplinaire œuvre à faire entrer dans les institutions culturelles belges un peu de la culture arabe et berbère venue des pays arabes ou de la diaspora chez nous.

Moussem programme régulièrement des festivals de musique, des concerts ou des expositions. Du 2 au 18 février, la structure propose à Bozar et au Kaaitheater (ses principaux partenaires institutionnels) un festival pluridisciplinaire autour de Beyrouth et des artistes libanais.

Nous avons rencontré son fondateur et directeur Mohamed Ikoubaân. Né dans le Rif marocain en 1963, il est un Berbère de langue Tamazight. Il a émigré à 6 ans à Meknès, au nord-est du Maroc ("ma première émigration, dit-il. Je voyais déjà par rapport à l'arabe, la persistance des préjugés") et puis ce fut l'exil où il passe une licence en droit, en français, "j'avais choisi le droit car il me semblait que c'était la formation la plus adéquate pour tenter de changer les choses face aux injustices que je voyais autour de moi."

Arrivée en Belgique

Mohamed Ikoubaân critiquait dans le Maroc d'alors un manque de libertés. Il est venu ensuite de manière volontaire, en Belgique où son père vivait (comme ses oncles aux Pays-Bas). "C'était encore facile à l'époque de voyager et d'avoir un visa." Il suit à l'ULB des licences spéciales en assurances et en droit maritime et aérien. "Après, j'ai travaillé en Belgique, n'y étant ni exilé, ni réfugié. C'était un privilège de vivre dans un pays libre."

Mais au début des années 2000, il constate la montée du Vlaams Blok. "On pointe alors des différences culturelles qui étaient d'abord des différences sociales et économiques. On qui sont le fait de populations issues de coins reculés du Rif. À Anvers, aujourd'hui 50 % d'enfants sont venus d'ailleurs. Or le

secteur créatif, artistique... est le moins créatif car il reprend toujours les mêmes histoires, les mêmes narratifs, alors que la société change radicalement. Comment pourrait-on envisager la coexistence avec d'autres cultures si on n'en dit rien ? Moi, j'ai appris à connaître la Flandre en lisant les auteurs flamands, en lisant son histoire. Mais comment pourrait-on connaître la culture arabe si on ne la montre pas ? Il faut donc que cette histoire culturelle soit racontée, partagée."

Pas de ghettos

En 2001, naissent Moussem et un premier festival à Anvers qui connaît d'emblée un beau succès. Moussem a l'appui de l'échevin anversoise de la Culture, Eric Antonis. Les initiatives se suivent comme une expo d'art arabe contemporain au Muhka en 2007.

"Le changement viendra des marges."



MOHAMED IKOUBAÂN
Directeur de Moussem.

"Moussem est vite devenu Moussem Nomadic Center car notre but est d'être nomade et d'investir les institutions existantes, pas de créer des ghettos culturels."

Moussem veut montrer comment ce monde arabe peut participer à l'avenir artistique commun. "Le changement viendra des marges", martèle Mohamed Ikoubaân.

On sait comment en France par exemple, parmi les artistes actuels les plus importants il y a ceux issus du monde arabe : Adel Abdessemed, Kader Attia, Latifa Echakhch. Moussem organise avec l'appui de vingt-huit partenaires, des festivals de musique arabe, une nuit de la musique soufie. L'an dernier, il a monté un premier festival autour d'une ville : Tunis. Moussem aide trois artistes en résidence : les excellents danseurs et chorégraphes Radouan Mriziga et Younes Khoukhrou (aidés aussi par Charleroi Danse) et l'artiste plasticien Younes Baba-Ali. S'il a son centre à Bruxelles, devant Bozar, Moussem a aussi des résidences en Flandre.

"Nous essayons de renouveler le narratif de compagnies belges. Avec Het Paleis à Anvers, on a ainsi monté un spectacle pour enfants sur la chanteuse Oum Kalsoum, ce fut un triomphe. Nous proposons aux compagnies d'autres histoires, d'autres contenus."

Craint-il un recul de l'idée de mélange de cultures ? "Certes, cela ne va pas assez vite et il y a encore beaucoup à faire mais je sens que la prise de conscience est là."

Programme

Moussem Cities

► **En pratique.** Le Festival investit du 2 au 18 février plusieurs lieux culturels à Bruxelles, La Galerie Ravenstein, le Kaaitheater, Bozar, le Botanique et le Vaartkapoen. Le programme complet est sur le site : <http://moussem.be/beirut/>

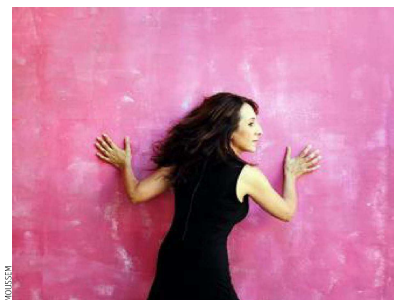
► **Conférences.** L'architecte, auteur et artiste **Raafat Majzoub** présentera entre autres le 2 février une introduction sur Beyrouth, inspirée des chroniques qu'il rédige pour le journal libanais "Al Akhbar".

► **Installation.** Des gravures de l'artiste plasticien **Hatem El Imama** seront montrées au public dans la salle d'exposition du Bozar, dans la Galerie Ravenstein. Au Kaastudio, on pourra écouter dans une installation sonore de **Tania El Khoury**, les témoignages de dix civils tués en Syrie.

► **Danse.** Qu'advient-il de la loi islamique ? Au Kaaitheater, "The Third Circle, Variations" de la chorégraphe et danseuse **Nancy Naous**, qui mêle installation et performance en donne un aperçu. Nancy Naous a toujours veillé, dans ses créations, à aborder les questions sociales, culturelles ou politiques présentes dans le monde arabe.

► **Théâtre.** Les frontières actuelles des pays du Moyen-Orient sont la conséquence du découpage réalisé par deux diplomates, le Français Georges Picot et le Britannique Mark Sykes, au lendemain de la Première Guerre mondiale. La pièce interactive "Vanishing State", de **Lucien Bourjelly**, rejoue l'exercice avec le public. (Le dispositif du spectacle impose de limiter à trente le nombre de spectateurs. Cinq représentations sont prévues les 3 et 4 février.) Figure marquante et provocatrice du théâtre libanais, **Hanane Hajj Ali**, épouse et mère quinquagénnaire, entraîne par le monologue le spectateur dans les rues de Beyrouth, en marge de son jogging quotidien.

► **Musique.** A Bozar, on pourra écouter le 11 février **Rima Khcheich**, une des plus grandes chanteuses libanaises, qui revisite la musique arabe classique. A l'autre bout du spectre musical, le 16 février se succéderont au Botanique des têtes d'affiche de la musique contemporaine, comme **DJ Selecta Arabee**, **Tonino**, hip-hoppeur namourois ou **Malikah**, rappeuse franco-libanaise.



Rima Khcheich modernise des classiques de la musique arabe.



"Joggin", écrit, mis en scène et interprété par Hanane Hajj Ali.



La chanteuse hip-hop franco-libanaise Malikah, au Botanique le 16 février.

Beyrouth, hub culturel du Proche-Orient

Mélanie Houé
Correspondante à Beyrouth

Elle est une plaque tournante de la culture au Moyen-Orient. Certains la décrivent même comme la capitale culturelle de la région. Beyrouth, meurtrie par des années de violence, renait de ses cendres, dans les années 90, aux rythmes des initiatives artistiques de ses habitants.

Au lendemain des accords de Taëf qui ont officiellement mis fin à quinze ans de guerre civile, la création d'Ashkal Alwan a lancé une dynamique de reconstruction par la culture. Depuis sa première exposition dans les jardins publics de Sanayeh, dans le quartier beyrouthin d'Hamra, l'association a créé le festival d'envergure internationale "Home Work" qui propose aussi bien des expositions d'arts visuels que des conférences, des films, des pièces de théâtre et des performances.

La culture apparaît donc vitale dans une société encore morcelée.

Le centre libanais pour les Arts plastiques a ainsi donné le ton. Beyrouth compte aujourd'hui une cinquantaine de galeries d'art et d'espaces artistiques pour une population de près de deux millions d'habitants. Le travail d'artistes locaux, syriens et irakiens y rencontre celui de peintres, photographes et essayistes occidentaux.

Terre d'accueil

Terre d'accueil historique, la capitale libanaise, plurilingue, s'est progressivement imposée en un lieu d'échanges favorisé et a gagné au fil des années son qualificatif de pont culturel entre l'Orient et l'Occident.

Résultat : de nombreuses manifestations culturelles internationales, comme le Festival international du film, la Beirut Design Week, la Beirut Art Fair, le Salon du livre francophone ou encore le festival de photographie de la Méditerranée Photoméditerranée y ont pris leurs quartiers, au même titre que des structures culturelles d'envergure internationale. Fin 2015, le collectionneur libanais Tony Salame installait ainsi une antenne permanente de la fondation Aishti dans la banlieue nord de Beyrouth et offrait au Liban son premier musée d'art contemporain.

La culture comme ciment

Ciment de la société libanaise, la culture, au pays du Cédre, apparaît donc vitale, tel un pommier, tant elle reste un moyen de communication privilégiée dans une société aujourd'hui encore morcelée. L'association March à titre d'exemple, a réintroduit le dialogue entre les jeunes de deux quartiers historiquement opposés de Tripoli, Bab el Tbehen et Jabal Mohsen - qui se livrent régulièrement à des actes de violence, en les réunissant sur une scène de théâtre beyrouthine.

Au Liban, les acteurs de la scène artistique ne manquent donc pas de décrire la culture comme un acte de résistance. Politique certes, dans une région en proie à la montée des extrémismes, mais commerciale également. Face au monopole de la musique pop sur les ondes des radios du monde arabe, Beyrouth est la seule capitale du Proche-Orient à proposer une scène musicale alternative aussi dense.

Pourquoi Nour est-elle partie en

Scènes De nombreux élèves découvriront la pièce de Rachid Benzine. Comme à Liège. Débat.

Rencontre **Laurence Bertels**

Il est des silences plus parlants que les mots. Comme au Théâtre de Liège, vendredi, où le changement de ton était radical entre l'arrivée grouillante des trois cents élèves de l'Athénée Charles Rogier-Liège 1 et la fin de la représentation de "Lettres à Nour" de Rachid Benzine. Inspiré du roman "Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?", cet échange épistolaire met en scène un intellectuel musulman et sa fille partie en Irak. "Pourquoi, demande encore l'auteur, de jeunes hommes et de jeunes femmes, de mon pays, de ma culture, dont les appartenances recouvrent a priori les miennes, décident de partir dans un pays en guerre, et pour certains de tuer au nom d'un dieu qui appartient à mon patrimoine ?" Cette question lancinante taraude l'islamologue musulman de manière plus aiguë encore depuis les attentats de Paris, le 13 novembre 2015.

Débat avec les jeunes

Connu pour son discours mesuré, Rachid Benzine signe un livre qui se lit d'une traite et nous éclaire sur certains points. Quand il l'a découvert, le Théâtre de Liège lui a proposé de monter son texte et a été soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles dans le cadre de ses actions menées contre la radicalisation. Le spectacle va se jouer devant trente écoles à partir du mois de mars et d'autres demandes arrivent encore. Nous ne sommes qu'au début de l'aventure.

Je me lève

Cette semaine, les élèves qui ont assisté aux scolaires ont pu profiter de la présence

de l'auteur. "Je me lève, par respect pour votre travail", déclare solennellement un jeune Camerounais. "Parce qu'aborder un thème comme l'Islam, c'est un sujet que la majorité considère comme tabou. Quand on m'en a parlé en classe, je me suis dit : je ne vais pas aller là-bas. Mais sur place, j'ai compris combien c'était important. Quand j'ai écouté cette histoire, je me suis mis dans la peau de la fille. Elle est partie par amour. L'amour rend aveugle. Elle a privilégié son amour charnel à l'amour paternel. Merci pour votre travail car c'est vraiment important. Beaucoup de courage pour la

suite !" conclut-il avant un tonnerre d'applaudissements. "Enu", "bouleversée" sont d'autres qualificatifs qui fusent de la salle au cours d'interventions qui se sont succédées. Le débat qui devait durer trente minutes a pris plus d'une heure. De nombreuses questions ont démontré une grande maturité.

"On peut guérir d'une injustice mais pas d'une humiliation."

NOUR
dans "Lettres à Nour"
de Rachid Benzine.

"Il n'y a pas de meilleur point de vue mais des personnes qui pensent différemment" avance Sacha avant de pointer la présentation que font les médias de la situation. "Pour moi, c'est une guerre. Chacun a ses convictions [...] Mais la propagande isla-

miste est plus forte. La pièce est extrêmement bien jouée et le discours très intéressant. On voit l'argument du père, plus rationnel, son appel à la raison et les réponses de sa fille, intellectuelle aussi, mais empreinte de l'endocritisme qu'elle a suivi."

Qu'offre Daesh ?

Rachid Benzine explique alors que les jeunes revenus de Syrie qu'il a pu rencontrer étaient brillants intellectuellement. "Il n'y a pas de profil type de gens qui partent pour Daesh. Il faut donc sortir de cette idée que seuls les désœuvrés rejoignent Daesh. Alors qu'offre Daesh ? J'ai articulé cela autour de plusieurs rêves. Le premier est celui de l'unité du monde musulman, du VII^e au XIII^e siècles où l'Islam était cette civilisation



Rachid Benbouchta et sa fille, Delphine Peraya, plus révoltée.

Irak ?

qui dominait le monde à travers le califat. Il s'agit donc d'opposer la loi de Dieu à celles du peuple dans nos démocraties en crise. Le deuxième rêve est celui de la dignité. Beaucoup de jeunes ont l'impression d'être dans le ressentiment ou l'humiliation. Celle-ci prépare les violences de demain. Dans cette quête de la dignité, il y a de la reconnaissance. Le discours de Daesh fait sens pour eux. Et cela mène à l'obéissance. Le troisième rêve est celui de la Communauté. Créer le nous qui entraîne une envie de pureté. On crée une frontière entre les croyants et les mécréants."

Djihad, l'effort

Ensuite, la parole du jeune Syrien qui s'exprime du bout des lèvres, s'excusant pour son français et rappelant que les chiites et sunnites meurent pour le pouvoir depuis des siècles, aura elle aussi été écoutée avec une grande attention : "En 2001, en Syrie, c'était une révolution contre le régime. Peu de pays étaient alors avec nous. Maintenant qu'il y a des radicaux, les autres pays interviennent."

Le sens du mot djihad, effort initial, la place de la femme, semblent s'être extraits du monde pressé, ultraconnecté. Retour à la terre, simplicité volontaire... On peut extrapoler. Ou lire simplement, dans ces quatre corps, visages, voix, silences, la connexion véritable et première de l'humain aux cycles naturels. "Bonne fête de fin de journée", se lancent-ils soir après soir, alors que le jour décline.

→ Liège, à 20h00 jusqu'au 28 janvier au Théâtre de Liège, Place du 20-Août 16 - www.theatredeliège.be ou 04 342 00 00.

■ Du théâtre épistolaire

De part et d'autre d'une longue table de bois sinuose, un intellectuel musulman incarné avec sagesse par Rachid Benbouchta et sa fille, Delphine Peraya, plus révoltée, Antigone des temps modernes partie rejoindre en Irak le lieutenant de Daesh qu'elle a épousé en secret. Tous deux s'approprient, une heure et quart durant, à s'échanger des lettres dans une mise en scène intime et statique, selon le genre épistolaire, de Rachid Benzine. Cet islamologue marocain est également l'auteur du magnifique "Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?" (Seuil, 2016), le roman qui a tissé le spectacle. La première lettre de Nour à son père, envoyée de Falloujah, le 13 février 2014, plonge d'emblée le spectateur dans le cœur du sujet. La jeune fille apprend à son père qu'elle n'est pas partie chez sa tante Sofia mais bien en Irak. Ponctué des notes graves du trompettiste syrien Yamen Martini, la correspondance change de ton au fil du récit et l'on suit la (dé)gradation des relations père-fille, des relations sauvées par un amour réciproque et par le maintien du dialogue. Un texte émouvant, interpellant, et la manager qui s'assure du fonctionnement optimal et du rendement maximal de cette société,

Quatuor à cœurs

Scènes Fantaisie bucolique et sombre, "Le Dire des forêts" creuse sous les apparences.

Critique **Marie Baudet**

Homme de théâtre, mais aussi – voire surtout – homme de la terre, des horizons larges, de la brume dans les bois, Philippe Vauchel pose sur nos scènes sa silhouette généreuse, et sur notre époque son regard hors du temps.

Cet adepte des formats singuliers et de la proximité (on se souvient notamment de "Trois secondes et demie" où, en appartement, le comédien entraînait une poignée de spectateurs dans une variation sur la confiance) crée à présent "Le Dire des forêts", pièce pour quatre humains en retrait.

"Bonne fête de fin de journée"

Ces personnages peu identifiés, hommes et femme, semblent s'être extraits du monde pressé, ultraconnecté. Retour à la terre, simplicité volontaire... On peut extrapoler. Ou lire simplement, dans ces quatre corps, visages, voix, silences, la connexion véritable et première de l'humain aux cycles naturels. "Bonne fête de fin de journée", se lancent-ils soir après soir, alors que le jour décline.

Anne-Claire, Jean-Luc Piroux, Philippe Vauchel (qui signe aussi la mise en scène en tandem avec Michael De-launoy) et en alternance les musiciens Jonathan De Neck ou Didier Laloy habitent cet univers de terre, de bois et d'étoffes, où les souvenirs jaillissent



Comédiens et musicien dans l'univers scénographique par Alain Wathieu.

des jeux, où les murmures deviennent mélodies. Un univers de rites et de liberté. Une utopie sans prétention, qui accepterait les peurs et les doutes qui la parcourent.

Eloge de l'écoute

La scénographie d'Alain Wathieu, les lumières de Philippe Catalano, la création sonore de Laurent Beumier et le travail vocal de Muriel Legrand contribuent à faire de cette création du Théâtre Nationale 4 (production du Rideau de Bruxelles accueillie à l'Atelier 210) une parenthèse étonnante et douce, dont la fantaisie n'escamote pas les parts d'ombre.

"Le Dire des forêts" laisse parler les corps et cultive l'écoute, au-delà des

Une utopie qui accepterait les peurs et les doutes qui la parcourent.

De quoi nous rappeler que, comme la poésie, la simplicité est une audace dans le cynisme ambiant.

→ Bruxelles, Rideau @Atelier 210, jusqu'au 11 février, à 20h30 (mercredi à 19h30, dimanche 5/2 à 15h).

Durée : 1h30 env. De 10 à 20 €. Débat du bout du bar le mercredi 1^{er} février, avec l'équipe du spectacle et le philosophe et professeur Jacques Mulissien. Infos & rés. : 02.737.16.01, www.rideaudubrunelles.be → Ensaute à Comines (16/2) et Marche-en-Famenne (17-19/2)

Glaçantes "Contractions" au Varia

Scènes L'entreprise, son univers impitoyable – jusqu'au paroxysme. Face-à-face féminin.

Ce sont les actrices Hélène Theunissen et Joséphine de Renesse qui ont soumis à Marcel Delval la pièce du Britannique Mike Bartlett (créée à Londres en 2008). Familier du théâtre anglo-saxon, et en particulier de l'univers de Pinter, friand d'humour noir et grinçant, le metteur en scène s'est emparé de "Contractions" avec rigueur et appétit.

D'abord radiophonique, "Love Contract" (en V.O.) se structure en 14 scènes – et autant d'interventions en face-à-face entre Emma, jeune recrue de l'entreprise, et la manager qui s'assure du fonctionnement optimal et du rendement maximal de cette société,

tout en veillant à ses employés : leur bien-être, certes, leur observance des pratiques en vigueur et du règlement, leur vie plus largement.

Le dialogue – entre deux femmes, ce qui est plus qu'un détail – s'installe dans une apparente bienveillance, pour peu à peu glisser vers le chaos.

Contraintes et contrôle

La scénographie d'Arié van Egmond, où vidéo et lumières tiennent une place importante, trace un cadre à la fois aseptisé, anguleux, et évocateur du vertige kafkaïen vers lequel on se dirige. En démultipliant les effets de miroir (dans le vis-à-vis des personnages, sur les parois et jusqu'au sol si brillant qu'il en paraît périlleux), Marcel Delval met en exergue la géométrie de ce duo mais aussi sa progressive distorsion.

Avec ses dialogues brefs, presque syncopés, "Contractions" est ici livré

dans une tonalité neutre et systématique, accentuant la séquence des scènes. Ou s'annoncent injonctions et dictats, ou s'insinue le contrôle, toujours plus insidieux et insistant. Où l'humain de chair et d'émotion est contraint de se muer en machine à productivité. Et plus largement à se soumettre à de sempiternels et envahissants modèles de perfection.

Si la pièce pousse la situation à son paroxysme, rien n'interdit d'établir un parallèle entre son propos et des pratiques existantes, tout aussi glaçantes.

M.Ba.

→ Bruxelles, Petit Varia, jusqu'au 11 février, à 20h. Durée : 1h30 env. De 10 à 21 €. Autour du spectacle : rencontre avec l'équipe et des intervenants extérieurs le samedi 28/1, émission spéciale sur Radio Panik le mardi 31/1. Infos & rés. : 02.640.35.50, www.varia.be

Jésus-Christ ouvre le Festival de Liège

LA CULTURE 29

SCÈNES « Laïka » et « Tabula Rasa » en tournée

► Démarrage du tonnerre de feu ce week-end au Festival de Liège avec « Laïka » d'Ascanio Celestini et « Tabula Rasa » de Violette Pallaro.
► Une confirmation éblouissante et une découverte décoiffante.

CRITIQUE

Bondée. Vendredi soir, pour l'ouverture du Festival de Liège, la salle du Manège débordait de spectateurs, jusque sur les escaliers des gradins, où s'entassaient des grappes de retardataires dans une grondante rumeur pleine d'expectative. C'est donc devant près de 800 personnes que le Christ lui-même a fait son apparition. Loin du sermon sur la montagne, c'est accoudé au bar, entre deux péquêts, que le Messie revient ausculter l'état peu reluisant de notre humanité. On savait David Murgia surdoué, mais *Laïka* consacre définitivement ce jeune comédien parmi les prophètes de nos scènes.



Une ironie puissante

Sous la forme d'un monologue – quand on est le Verbe, on monopolise forcément la parole –, le spectacle pourrait tenir de la simple parabole si l'écriture d'Ascanio Celestini (céleste, l'auteur italien l'est toujours autant), n'y ajoutait son ironie puissante et un récit en strates sophistiquées. N'y voyez aucun blasphème. Si David Murgia débarque comme un Christ habillé en clochard, il convoque bien d'autres personnages, tous portant le fardeau de la précarité. Un SDF, des manutentionnaires en grève, une prostituée, une « vieille » et sa voisine à l'esprit embrouillé ont mal à leur humanité et partagent un bout de quartier autour d'un supermarché.

Avec une nonchalance irrésistible et un débit vertigineux, comme si l'urgence de cette parole était plus forte que lui, David Murgia oscille entre observation et incarnation pour dire de l'intérieur comment le système broie les ouvriers 24 heures sur 24, comment les forces de l'ordre « nettoient » les laissés-pour-compte, traces trop visibles de notre égoïsme collectif, comment la solitude ou le mépris enferment mieux que les barreaux.

Le constat est tragique et pour-

Entre deux péquêts, le Messie revient ausculter l'état de notre humanité. Saint Pierre, au fond, l'accompagne à l'accordéon.

© DOMINIQUE HOUOMANT

tant, le spectacle nous arrache des éclats de rire paradoxaux avec des aphorismes de comptoir et des digressions improbables, notamment sur Stephen Hawking, puni pour avoir offensé le Très-Haut avec ses théories sur le Big Bang. Si Pierre est aussi sur scène, ce n'est pas pour aider Jésus à construire son Église mais pour l'accompagner à l'accordéon et renforcer la couleur humaine du spectacle. La voix off de Yolande Moreau apporte elle aussi une chaleur vulnérable, populaire au spectacle.

Sans « spoiler », disons que la fin de la pièce trouve même des accents sartriens dans la révolte salutaire de ceux qui n'ont plus rien. Quand on atteint le fond, la seule chose à faire, c'est se lever et se battre. Si vous avez aimé l'excellent *Discours à la nation* du même duo Celestini - Murgia, vous adorerez *Laïka*, l'autre face de la médaille. ■

CATHERINE MAKEREEL

Les 31/1 et 1/2 au Mars, Mons. Du 4 au 11/2 au Théâtre national, Bruxelles. Le 17/2 au Théâtre de Liège. Les 19 et 20/2 au Festival Paroles d'Hommes à Herve. Du 21 au 23/2 à l'Ancre, Charleroi.

« Tabula Rasa », amenez vos parents !

Vous vous reconnaitrez dans *Tabula Rasa*. Ou, à tout le moins, une sœur, un beau-frère, une grand-mère, puisqu'il est toujours plus facile de reconnaître les torts des autres. La matière de cette première création de Violette Pallaro, c'est cette satanée famille, à la fois havre rassurant qui nous définit tous, et creuset des passions les plus sanguines, des frustrations et des non-dits. Et quoi de plus symbolique que la table familiale qui rassemble tout le monde pour les repas dominicaux, qui témoigne de l'arrivée d'un nouvel enfant, d'une pièce ajoutée, du départ d'un être cher, des disputes et autres bris de vaisselle, des troubles alimentaires ou tout simplement de la place que chacun occupe dans le cercle de famille ? Le pater familias qui préside ou la mère de famille qui s'installe au plus près des fourneaux, les diagonales père-fils, mère-fille : les dispositions autour de la table disent beaucoup de nous. Rares sont les familles où on s'y installe au hasard. Construire tout le spectacle autour de ce meuble fatidique est l'idée ingénieuse de Violette Pallaro. Source permanente de surprises, la table en voit de toutes les couleurs et de toutes les configurations sociales. Des familles traditionnelles, des

couples alcoolisés et vulgaires, des parents castrateurs ou humiliés par leurs enfants, des problèmes d'argent, d'amour, de santé, tous les dysfonctionnements, larvés ou explosifs, s'enchaînent à un rythme décoiffant grâce à quatre comédiens caméléons, dont une Lara Persain stupéfiante. On ne vous dira pas comment mais la table finit aussi déconstruite que ces modèles familiaux. Ce pourrait être glauque et pourtant, on rit souvent aux éclats, peut-être pour oublier les ressemblances troublantes avec nos propres nœuds. Enlevée, déjantée, parfois absurde, la mise en scène soigne chaque détail des accessoires, des costumes, pour camper un milieu social ou soutenir le jeu très contrasté des acteurs. L'effet est grinçant et perturbant. Impossible de ne pas sentir le déterminisme qui fabrique des personnalités, qui modèle des comportements pour correspondre aux rôles assignés par la structure familiale. On en ressort avec le sourire mais inquiet tout de même de toutes les erreurs inconscientes que l'on est peut-être en train de perpétuer. Un conseil, n'y emmenez pas vos enfants sous peine de subir leurs reproches. Emmenez-y plutôt vos parents.

C.M.

Le 18/2 au Manège, Liège. Du 4 au 15/2 au Théâtre national, Bruxelles. En juillet au Mars, Mons.

Le Soir Lundi 30 janvier 2017

LACULTURE 29